

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 43

Artikel: Une drôle de consultation
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les villes et dans les villages, dans les chaumières comme dans les châteaux ; il y en a même sur le sommet des montagnes pour accompagner l'hymne que chantent les touristes au soleil levant. Sans exagération, on peut bien en compter cinq cent mille dans toute l'étendue de la France. Par conséquent, si l'Etat décrétait un impôt de 20 fr. seulement sur chaque piano, il y gagnerait par an, au bas mot, plus de dix millions ! — Mais n'arriverait-il pas qu'on verrait diminuer bientôt, et dans une notable proportion, le nombre des pianos, et aussi le nombre des pianistes ? Alors ce serait nous qui y gagnerions. »

Une drôle de consultation.

— Vous m'avez appelé, chère madame, me voici.
 — Je vous remercie beaucoup d'être venu, docteur, car j'ai bien besoin de vos conseils.
 — Parlez, madame, je vous écoute.
 — Paul est un ingrat !
 — Ah !
 — Un misérable !... un monstre !
 — On ne s'en doutera pas vraiment, à le voir ; chacun le trouve enjoué, spirituel, votre mari.
 — Je le hais ! Oh ! je suis bien malheureuse.
 — Des larmes ! calmez-vous, madame.
 — L'être abominable ! Si vous saviez... non, vrai, j'étouffe de rage ! Ah ! si je ne me retenais...
 — Voyons, voyons, raisonnons un peu de sang-froid.
 — Du sang-froid. Ah ! bien oui ; de l'huile bouillante ; tenez, touchez-moi, je brûle de fièvre.
 — Vous avez du répit, cependant ; votre mari part le matin pour son bureau et ne rentre que le soir.
 — Mais la nuit, la nuit ! c'est horrible ! un vrai supplice ! Quand je me réveille aux côtés de cet homme, tout mon être se révolte et alors... je voudrais mourir !
 — Non pas. C'est une décision qui, une fois prise, n'est plus susceptible d'appel.
 — Que faut-il faire ? quelle voie me conseillez-vous ?
 — Celle de la patience ; tâchez d'oublier...
 — Jamais ! vous ne vous imaginez pas, docteur, combien cet homme m'inspire d'horreur. C'est plus fort que moi. Dire que dans moins d'un quart d'heure il sera ici, là ! rien que d'y penser, j'en deviens folle, enragée !
 — Ça se voit... Madame, du train dont vous allez, vous serez bientôt malade, c'est un cas psychologique grave, il faut aviser.
 — En quoi faisant, s'il vous plaît ?
 — Dame ! vous séparer à l'amiable, pour quelque temps.
 — Demi-mesure, mauvais moyen ; ma haine est désormais éternelle.
 — Cependant, la réflexion...
 — Non !
 — Les distractions... l'hydrothérapie...
 — Non ! non ! c'est bien fini, n-i, ni, fi-ni !
 — Alors, je ne vois plus qu'une issue — si elle est possible, cependant.

— Laquelle ? parlez vite... il arrive... je l'entends.
 — Le divorce, madame.

— Le divorce ! vous osez, vous, un homme de bon conseil, proposer à une femme honorable de commettre une abomination pareille. Sortez d'ici, monsieur !

— Mais, madame !

— Il n'y a pas de « mais, madame ! » entendez-vous ? c'est infâme, ce que vous me proposez là. Je vais le dire à mon mari. Ah ! bien, si je vous écoutais... mais non, Dieu merci ! Sortez, vous dis-je, je ne veux rien entendre... à moi ! à moi ! Paul ! on m'insulte !

— Hein ! de quoi ! qu'est-ce qu'il y a ? — Où allez-vous, monsieur ? Halte ! s'il vous plaît.

— Mais je vais dehors, je suppose ; laissez-moi passer.

— Tout beau ! vous ne sortirez qu'après m'avoir expliqué ce que signifie tout ce tapage avec ma femme.

— Votre femme est une toquée ! laissez-moi donc m'en aller, vous dis-je.

— Toquée ! ma femme !

— Oui, toquée, une toquée ! là ! êtes-vous content ?

— Ah ! c'est trop fort ! à moi, une femme honorable, oser m'adresser de telles épithètes ; à moi me proposer le divorce ! Paul, mon cheri, si tu ne jettes pas cet individu à la porte, je me précipite par la fenêtre, j'étouffe ! j'étouffe !

— Ah ! elle est bien bonne ! conseiller à ma femme de divorcer,... l'appeler toquée,... attends un peu, fumiste de malheur... Gertrude ! passe-moi vite le manche à balai.

— V'là ! m'sieu ! il est prêt, je vas prendre le sieau d'eau sale !

— Tape dessus ! Popaul, tape dessus ! criait madame l'enragée.

— Tiens ! pouff ! paff ! crac ! emporte le morceau du manche, vieux grigou ! sale brigand ! tartuffe ! gredin ! rugissait l'autre hydrophobe.

— Emporte ça ! ajouta bonne Gertrude armée du sieau fatal... glouplaff !

— Que le diable vous pulvérise tous ! m'écriai-je de toute la force de mes poumons, en m'échappant de cette ménagerie, suintant d'eau sale, moulu de coups et poursuivi par un affreux roquet mordant mes chausses. Drôle de consultation, tout de même !

Honoraires : un paletot et un pantalon déchirés, un chapeau défoncé, une canne perdue et... un ménage réconcilié. C'est pour rien !

M'est avis, cependant, que mes correspondants qui seraient tentés de m'appeler à domicile feront bien, à l'avenir, de se faire « soigner » par correspondance.

(Estafette de Paris.)

LE PÈRE BONTEMPS.

Ni trão, ni trão pou.

Se vo fédè onna saläï ài z'ao, n'ein faut mettre ni trão, ni trão pou, et po que la tâtra sâi bouna, la faut couâirè à poeint, sein la laissi soupliâ ; mà tot parâi que le sâi couete ; cosse, tsacon lo sâ. Eh bin, ein tot dein stu mondo, faut savâi choisi lo bon momaint, mémameint quand vo z'allâ démandâ on ser-